

Interview, Antoine Silacci, TSR

Quand l'ours russe se réveille

Alors que les yeux du monde étaient rivés sur la Chine et l'ouverture des Jeux olympiques, la Géorgie décidait d'en finir avec le séparatisme ossète. La suite, on la connaît. Intervention de la Russie, « déculottée » monumentale des troupes géorgiennes, « libération » de l'Ossétie et reconnaissance unilatérale par Moscou de cette province et de sa sœur, l'Abkhazie. Depuis, l'Occident est sous le choc. La réaction foudroyante de la Russie semble prendre tout le monde de court. Mais est-ce vraiment une surprise ? Pour André Liebich, professeur à l'institut des hautes études internationales et du développement, et fin connaisseur de la Russie, les Occidentaux ont enterré un peu vite le cousin russe.

Suite à l'intervention géorgienne en Ossétie du Sud, l'Occident a paru choqué par l'ampleur de la réaction russe. On parle depuis de retour de la Russie sur la scène internationale, d'un réveil de la puissance russe voir d'une nouvelle guerre froide ! L'ours russe est-il de nouveau à nos portes ?

La Russie est toujours restée un « ours », même quand elle était endormie dans les années 90. Durant cette période, la Russie a connu un affaiblissement très sensible. Baisse du revenu *per capita*, diminution de tous les indices, baisse de l'entretien des infrastructures, de l'armée, bref un véritable désastre ! Cette décennie a donc vu l'ours dormir. Depuis l'arrivée de Poutine au pouvoir, on a vu une remontée spectaculaire du pays. Remontée attribuée en particulier à la hausse des prix des matières premières et aussi à la manière dont est exploitée cette manne.

Quelle a été l'attitude de la Russie vis-à-vis de l'Occident durant cette période ?

Il faut dire que sur le plan extérieur, Poutine s'est montré coopératif après le 11 septembre. Il a offert un appui moral et politique à l'Occident, il a aussi levé les objections pour l'établissement de bases américaines en Asie centrale...

...pour des raisons de calculs politiques ?

On prétend qu'il s'agit d'un calcul, que la guerre contre le terrorisme lui permettait d'y incorporer le cas tchétchène. C'est possible. Mais je crois que c'était aussi une main tendue vers l'Occident. Pourtant, les relations ne cessent de se détériorer.

Comment expliquer le refus de l'Occident pour cette main tendue et quelles mises en garde les Russes nous ont-ils donné ces dernières années ?

On prenait les Russes pour acquis, comme quantité négligeable dont on n'avait pas besoin de tenir compte. Aujourd'hui, on peut voir avec le recul qu'il y avait des signes déjà dans les 90, que la Russie n'allait pas accepter ce rôle de 3^{ème} violon. Andrei Kosyrev, qui était le ministre des affaires étrangères russe le plus pro occidental qu'on puisse imaginer, a fait un discours très belliqueux à

Stockholm en 1995. A la fin de son discours il a dit, « ça n'est pas ce que je pense mais si vous continuez de nous traiter ainsi c'est ça le langage que vous allez entendre ». L'occident n'a pas pris au sérieux les mises en garde de la Russie.

La Russie se sentait menacée, mais qu'attendait-elle après la guerre froide ?

Elle pensait avoir un espace neutre au centre de l'Europe. Le fait que la Pologne, la République tchèque ou la Slovaquie adhèrent à l'OTAN était regrettable mais ça n'était pas un casus belli. Par contre, l'élargissement de l'OTAN vers des anciennes républiques du Caucase ou une « révolution de couleur » qui aboutit à un régime inconditionnellement proaméricain dans une république sœur comme l'Ukraine est totalement inadmissible pour Moscou.

La rapprochement de la Géorgie avec l'Occident paraissait donc inacceptable. Mais quels sont les facteurs qui ont permis à Moscou une telle réaction et surtout une telle réussite dans ce cas ?

Tout d'abord, les Russes étaient prêts à intervenir. Ensuite, d'un point de vue militaire, Saakachvili a fait une campagne qui sera le contre-exemple des manuels militaires pour longtemps. La performance de l'armée géorgienne est tellement minable que même les Américains ont été choqués. Il y a aussi le fait que les provinces d'Abkhazie et d'Ossétie du Sud étaient déjà indépendantes *de facto*. Cela a facilité l'implantation des Russes et leur reconnaissance *de jure*. D'un point de vue international, l'affaiblissement des Etats-Unis y est pour beaucoup. Il y a moins de dix ans, quand les Macédoniens voulaient en venir aux mains avec les Albanais du Tetovo, il a suffi que Colin Powell prenne son téléphone pour que le conflit n'ait pas lieu. Aujourd'hui, plus personne ne pense que les Etats-Unis ont un tel pouvoir.

Que dire du traitement de la crise par les médias occidentaux ?

Lamentable. Absolument lamentable ! On a très rapidement perdu de vue les origines du conflit qui sont pourtant claires. Il y a eu une agression puis une riposte. On peut discuter si la riposte était disproportionnée. Mais l'Etat géorgien a commis une agression et les Russes s'en sont pris à l'Etat géorgien. Ils ont détruit des bases militaires, ils ont installé un point d'observation sur la mer noire, ils ont repris possession de leurs installations... Avec brutalité ? Peut être ! Mais une armée ce ne sont pas des scouts en excursion ! Des enfants de chœurs qui chantent à travers les champs !

Comment expliquer alors que les Russes apparaissent comme les agresseurs ?

Ce traitement vient d'une certaine image « du Russe », de vieux réflexes de la guerre froide et même avant... L'Union soviétique n'est jamais morte dans notre mémoire. Un mot révélateur qui revient dans la presse américaine est celui « de monde libre » s'opposant à la Russie. Je ne suis plus certain qui est inclus dans ce « monde libre »... La Libye où Condoleezza Rice s'est rendue il y a quelques jours ?... L'image de la Russie n'a jamais changé. On l'aimait mieux quand le président était un saoulard et que le pays acceptait la médecine économique qu'on lui proposait...

© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.